

10

LA PISTE FAUVE

lorsqu'ils prononçaient le mot qui, désormais, ne cessa plus de m'obséder :

— MAU-MAU.



Je m'éveillai aux environs de midi. Il faisait très beau. La saison des longues pluies dans l'Est africain était faite de ces alternances.

La grande véranda de l'hôtel, ombragée de feuillages délicats, fourmillait de monde. C'était l'heure des boissons, avant le déjeuner et l'on buvait beaucoup au Kenya. Des boys en robe blanche, coiffés de calottes bleues ou rouges et d'autres en casaques lie-de-vin circulaient silencieusement sur leurs pieds nus, élastiques.

Derrière les verres de gin rose, de bière mousseuse, de pims aux fruits exotiques, ou de whisky doré, des hommes et des femmes, habillés d'étoffes légères, causaient avec animation. Le soleil, les costumes des boys, les fleurs vives, la couleur des breuvages formaient un tableau plaisant à l'extrême.

Mais tous ces gens étaient armés, les femmes comme les hommes. Pistolets et revolvers de tout calibre pendaient aux ceintures, s'étaient sur les hanches, gonflaient les sacs à main.

De la table qu'il occupait, un homme, jeune et blond, en bras de chemise, me fit signe : c'était un journaliste anglais qui arrivait de Corée, bon reporter, bon camarade.

— D'un front à un autre, vous voyez... me dit-il.

— Riez de nous tant qu'il vous plaira, mon garçon, mais bientôt vous aurez aussi votre arsenal personnel, répliqua son compagnon.

Il avait près de soixante-dix ans, une débonnaire figure, couleur de brique, des yeux clairs et sages.

— Vous avez bien fait de choisir cet hôtel, reprit-il. C'est tout ce qui reste du vieux Nairobi. Nous venions ici autrefois à cheval. On réglait ses notes de champagne une fois l'an — et quelles notes ! Et pour appeler les boys on tirait des coups de fusil.

Il plissa sa lèvre tristement et acheva :

— J'aime mieux ne pas songer à l'effet, aujourd'hui, d'une plaisanterie de ce genre.

— Allons grand-père, dit alors mon camarade avec gentillesse et curiosité, allons, parlez-nous de l'âge d'or.

